Les veilles studieuses. Représentations et pratiques de la lecture nocturne au XVIIIe siècle

Emmanuelle Chapron

▶ **To cite this version:**

Emmanuelle Chapron. Les veilles studieuses. Représentations et pratiques de la lecture nocturne au XVIIIe siècle . Histoire et civilisation du livre - Revue internationale, 2011, A travers l'histoire du livre et des Lumières. Études d'histoire du livre offertes au professeur Daniel Roche, 7, pp.261-284. halshs-01487340

HAL Id: halshs-01487340
https://shs.hal.science/halshs-01487340

Submitted on 11 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emmanuelle Chapron, « Les veilles studieuses. Représentations et pratiques de la lecture nocturne au XVIII^e^ siècle », dans Frédéric Barbier, Robert Descimon (dir.), *A travers l'histoire du livre et des Lumières. Études d'histoire du livre offertes au professeur Daniel Roche*, Genève, Droz, 2011, n° spécial de la revue *Histoire et civilisation du livre*, VII, p. 261-284.

Résumé.
Les veilles studieuses sont un *topos*, secondaire mais tenace, de l'autoreprésentation du monde savant. En ce domaine, la fin de l'époque moderne marque un tournant important. Le quasi-monopole de la lecture nocturne acquis aux gens de lettres se trouve progressivement contesté par une « conquête de la nuit » à la fois matérielle et sociale. Comment penser les veilles lettrées dans ce nouveau paysage nocturne ? Comment défendre la nuit face à l'anti-figure de la lectrice à la chandelle et à la topique mondaine de l'homme de lettres ? A travers trois dossiers documentaires – les productions universitaires allemandes de la micrologie littéraire des premières décennies du XVIII^e^ siècle, les éloges de l'Académie royale des sciences de Paris et les *Efemeridi* d'un homme de lettres florentin, Giuseppe Pelli Bencivenni –, on se propose de suivre les évolutions de la figure du savant veilleur

Les veilles studieuses
Représentations et figures de la lecture nocturne au XVIII^e siècle

Emmanuelle Chapron
Aix Marseille univ, CNRS, Telemme, Aix-en-Provence, France

> J'assigne à l'étude une partie de mes nuits ; je ne me livre pas au sommeil, j'y succombe. La fatigue d'une longue veille s'appesantit sur mes yeux : je les retiens à la tâche.
> Sénèque, *Lettres à Lucilius*, Livre I, lettre 8.

> Seul, la nuit, avec un livre éclairé par une chandelle –
> livre et chandelle, double îlot de lumière, contre les doubles ténèbres de l'esprit et de la nuit.
> J'étudie ! Je ne suis que le sujet du verbe étudier.
> Gaston Bachelard, *La flamme d'une chandelle*, Paris, Quadrige, 1984 (1ère éd. 1961), p. 54.

Les veilles studieuses sont un *topos*, secondaire mais tenace, de l'autoreprésentation du monde savant. De cet imaginaire, l'iconologie de la Renaissance a fixé durablement les termes. Alors que l'intellectuel du Moyen Age est rarement mis en scène dans un cadre nocturne, la solitaire confrontation avec le livre, à la lumière de la chandelle, colle désormais à la figure de l'homme de lettres comme la chouette à celle d'Athéna, déesse de la sagesse. L'immense influence du néoplatonicien Marsile Ficin, qui associe la plénitude de l'esprit à la puissance solaire, maximale au matin, n'empêche pas l'édification d'un imaginaire contraire. Sur les arguments de Quintilien, les recueils de sentences et la littérature des emblèmes, se construisent le prestige de la nuit studieuse et des lucubrations, travaux d'esprit faits à la lumière de la lampe[1].

Certes, bien d'autres secteurs d'activité n'interrompent pas complètement leur ouvrage à la tombée du jour, par nécessité ou par opportunisme. Le travail de nuit semble d'ailleurs s'être développé de manière significative à la fin du XVII^e siècle, surtout en ville mais également à la campagne. Mais peu nombreux sont les métiers qui font du travail nocturne une composante significative – et qui plus est, positive – de leur identité sociale[2]. La singularité de cette veille est redoublée par la présence de l'écrit, alors que la lecture reste pendant longtemps, pour l'essentiel du monde social, une activité diurne. « A la fin du XVIII^e siècle, la lecture le soir ou la nuit, en tout cas après le coucher du soleil, est encore un

[1] D. Ménager, *La Renaissance et la nuit*, Genève, Droz, 2005, p. 109-150. Dans l'*Institution oratoire*, Quintilien recommande le travail nocturne, favorisé par le silence, mais avec prudence (Livre X, 3, 25-27). Sur la littérature d'emblèmes et l'iconographie des XVI^e et XVII^e siècles, qui contribuent à faire passer l'image de la lecture nocturne de la sphère de la *vanitas* à celle du *vir sapiens*, J. Müller-Hofstede, « Vita mortalium vigita. Die Nachtwache der Eremiten und Gelehrten » dans Schultze (éd.), *Leselust : Niederländische Malerai von Rembrandt bis Vermeer*, Stuttgart, Gerd Hatje, 1993, p. 37-45.

[2] Outre les activités illicites qui s'exercent à la faveur de la nuit ou celles qui lui sont intrinsèquement liées (astronomes, porteurs de falot), on pense aux boulangers, dont la contrainte nocturne est motif à complaintes, ou aux acteurs, à partir du moment où les horaires des représentations glissent en soirée. J. Verdon, *La nuit au Moyen Age*, Paris, Perrin, 2009 (1ère éd. 1994), p. 157-167 et A. Cabantous, *Histoire de la nuit, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2009, p. 53-63.

phénomène remarquable pour les gens de l'époque » : la multiplication des images de lecteurs lisant à la lumière artificielle en témoigne, avant que la banalisation de cette pratique au XIX[e] siècle n'en rende la représentation moins fréquente[3].

La forte continuité du motif du savant veilleur, assise sur des images et des références littéraires éprouvées, nourrit la tentation d'en faire un élément d'une « posture existentielle commune » du lettré, « au-delà des différences de culture, de religion, de civilisation »[4]. Comme toutes les pratiques de lecture, l'application nocturne doit cependant être réhistoricisée, inscrite dans le filet des contraintes techniques, des pratiques sociales et des nappes de représentations. L'importance des « récits de journée » dans les débats sur l'identité et la fonction de l'homme de lettres dans la société fait en premier lieu de la lecture nocturne un signe discret, mais efficace, de la manière de penser le « corps savant » dans sa dimension individuelle ou collective. Retraçant les origines de la diététique savante comme genre littéraire, l'historien Werner Friedrich Kümmel souligne combien les pics de la production correspondent moins à la redécouverte des connaissances médicales de l'Antiquité qu'aux mutations que connaissent alors les milieux intellectuels et leur représentation : la mise en place des universités au XIII[e] siècle, la prise de conscience de la dignité de l'homme de lettres à l'époque humaniste[5].

Au-delà de la manière dont les discours du XVIII[e] siècle rediscutent la pertinence des travaux de nuit, la fin de l'époque moderne marque un tournant d'un second ordre. Le quasi-monopole de la lecture nocturne acquis aux gens de lettres se trouve progressivement contesté par une « conquête de la nuit » à la fois matérielle et sociale[6]. Du couvre-feu des cabarets aux représentations théâtrales et au souper des élites urbaines, de nombreuses pratiques de sociabilité gagnent alors sur la nuit[7]. Dans l'intimité, les progrès de l'éclairage domestique dans tous les milieux urbains permettent de lutter plus efficacement contre la « tyrannie des heures obscures »[8]. Au milieu du siècle, Madame de Graffigny se plaint encore des maux d'yeux et de tête que lui causent des lectures mal éclairées et enrage de ne pouvoir se procurer une lanterne nouvellement inventée, « dont ils en font en encognures qui sont délicieuses pour lire et pour épargner la bougie »[9]. La diffusion de ces lampes de chevet facilite en retour les

[3] H. E. Bödecker, « D'une « histoire littéraire du lecteur » à l'« histoire du lecteur » : bilan et perspectives de l'histoire de la lecture en Allemagne », dans R. Chartier (dir.), *Histoire de la lecture. Un bilan des recherches*, Paris, IMEC Editions – Editions de la MSH, 1995, p. 93-124, p. 102. E. Schön, *Der Verlust der Sinnlichkeit, oder Die Verwandlungen des Lesers : Mentalitätswandel um 1800*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1987, p. 236. F. Nies, *Imagerie de la lecture*, Paris, PUF, 1995 (1[ère] éd. all. 1991).

[4] W. Marx, *Vie du lettré*, Paris, Les Editions de Minuit, 2009, p. 14 : le chapitre XXIII est consacré à la nuit.

[5] W. F. Kümmel, « Der Homo literatus und die Kunst, gesund zu leben. Zur Entfaltung eines Zweiges der Diätetik im Humanismus », in R. Schmitz, G. Keil (dir.), *Humanismus und Medizin*, Weinheim, Acta Humaniora, 1984 (Mitteilung der Kommission für Humanismusforschung, 11), p. 67-86.

[6] L'expression est de Schön, *Der Verlust…*, renvoyant au partage plus net qui commencerait à s'imposer en Allemagne autour de 1800 entre temps de travail (diurne) et temps de loisir (vespéral).

[7] D. Roche, *Le peuple de Paris. Essai sur la culture populaire au XVIII[e] siècle*, Paris, Fayard, 1988 (1[ère] éd. 1981), p. 347 (la fermeture des cabarets est fixée à 20 heures sous Louis XIV, à 22 heures sous Louis XVI). Sur l'heure des repas chez les élites, A. Lilti, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII[e] siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 226.

[8] D. Roche, *Histoire des choses banales : naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles (XVII[e]-XIX[e] siècle)*, Paris, Fayard, 1997, p. 121-138.

[9] Comme à propos de la *Clarissa* de Richardson, en 1752 : « Je suis indignée contre moi-même de m'y acharner comme je fais. Je veille jusqu'à une heure tous les jours, et pour ses beaux yeux, je fais du mal aux miens », cité par C. Simonin, « « Mes lunettes et mon chouris » ou la pratique de la lecture à travers la correspondance de

lectures du soir de la jeunesse aisée, du moins lorsqu'elles lui sont accordées[10]. Les discours sur la lecture intègrent progressivement la question de la problématique affectation de ce temps gagné sur la nuit : à partir de la fin du XVIII^{e} siècle, les recommandations ecclésiastiques étudiées par Philippe Martin décalent le moment idéal des lectures pieuses, du matin (encore dans le *Traité de la lecture chrétienne* de Nicolas Jamin, 1774) vers le soir (dans les instructions épiscopales du début du XIX^{e} siècle)[11]. De fait, les signes témoignant de lectures plus tardives se multiplient, d'autant plus que les montres et autres instruments à mesurer le temps qui entrent dans les foyers participent à la « temporalisation » des pratiques et des représentations de la lecture[12].

Comment penser les veilles lettrées dans ce nouveau paysage nocturne ? Comment défendre la nuit face à l'anti-figure de la lectrice à la chandelle et à la topique mondaine de l'homme de lettres ? A travers trois dossiers documentaires – les productions universitaires allemandes de la micrologie littéraire des premières décennies du XVIII^{e} siècle, les éloges de l'Académie royale des sciences de Paris et les *Efemeridi* d'un homme de lettres florentin, Giuseppe Pelli Bencivenni –, on se propose de suivre les évolutions de la figure du savant veilleur, en prenant garde d'éviter deux écueils. Le premier serait de surestimer l'importance de ces ajustements, en oubliant qu'ils se jouent toujours sur fond d'écrasants éléments de continuité, constitués par les traditions argumentaires, les lieux communs et les « vignettes » de l'histoire littéraire[13]. La seconde erreur serait de négliger les spécificités de l'économie textuelle ou visuelle dans laquelle s'insèrent ces figures de savants veilleurs : si le motif circule de la peinture aux gravures romanesques, des traités médicaux aux traités pédagogiques ou théologiques, des romans aux éloges, des correspondances aux journaux, l'enquête impose de respecter les écarts qui existent entre ces formes d'expression, entre les répertoires et les codes narratifs ou visuels dont ils héritent ou dont ils jouent. Tissot bannissant les veilles dans l'*Avis sur la santé des gens de lettres* et avouant des nuits blanches à son ami Zimmermann reconduit certes l'écart consubstantiel au motif de la veille studieuse, mais il s'inscrit également dans deux traditions d'écriture, celles de l'hygiène savante et de la connivence épistolaire des « malades volontaires »[14].

Petits arrangements avec la nuit : les veilles dans la « micrologie littéraire » allemande (1680-1750).

Madame de Graffigny » dans I. Brouard-Arends (dir.), *Lectrices d'Ancien Régime*, Rennes, PUR, 2003, p. 153-165.

[10] « Vous êtes bien heureuse de pouvoir lire dans votre lit, pour moi [ma gouvernante] emporte la lumière et je n'ai point de lampe de nuit », écrit le 17 juin 1762 la jeune Geneviève de Mabloissière à son amie Adélaïde Méliand (cité par M. Sonnet dans Brouard-Arends, *Lectrices…*, p. 131-142).

[11] P. Martin, *Une religion des livres (1640-1850)*, Paris, Editions du Cerf, 2003, p. 504-511. Il s'agit d'un moment idéal : Jamin souligne que le bon livre de morale est « un ami de toutes les heures, avec lequel nous pouvons converser de jour et de nuit ».

[12] Sur le vocabulaire de description des scansions temporelles, Cabantous, *Histoire de la nuit…*, p. 32-34. Chiffres de la pénétration des montres dans les foyers européens dans L. Fontaine, *Histoire du colportage en Europe (XV^{e}-XIX^{e} siècle)*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 241. Sur la plus grande facilité à situer les scènes de lecture dans l'espace de la journée à la fin du XVIII^{e} siècle, Nies, *Imageries…*, p. 165.

[13] Sur ces « vignettes », anecdotes de vie qui passent de récit en récit sans être questionnées, D. Ribard, *Raconter, vivre, penser : histoire(s) de philosophes, 1650-1766*, Paris, Editions de l'EHESS-Jean Vrin, 2003.

[14] L'expression est de L. A. de Caraccioli, *Lettres récréatives et morales, sur les mœurs du temps*, Paris, Nyon puis Bassompierre et Van den Berghen, 1767-1768, II, p. 261.

Les universités allemandes du tournant du XVIII[e] siècle sont le foyer d'une intense production qui fait du monde savant son objet et connaît une fortune particulière dans les années 1710, autour de l'université de Leipzig. De cette « micrologie littéraire » (*micrologia eruditorum*), on a relevé les aspects les plus curieux : traités consacrés aux lettrés qui publient trop, à ceux qui ne publient pas assez, qui ont la manie des longs titres, qui achètent beaucoup de livres ou pas du tout, aux lettrés charlatans, plagiaires, menteurs, aux lettrés sourds, muets et aveugles, à ceux qui ont des femmes méchantes ou qui sont morts le jour de leur anniversaire. Certains de ces titres évoquent des canulards mais l'exercice reste sous l'étroit contrôle de l'institution : toutes ces dissertations sont des écrits pétris d'érudition, souvent publiés par les imprimeurs de l'université[15]. Cette production – particulière au milieu des universités allemandes, dont on ne trouve pas d'équivalent en France à la même époque – pose question. La dimension auto-satirique n'en est certainement pas absente, à une époque où se développe une sévère critique contre le monde universitaire allemand, accusé d'être incapable de s'adapter aux exigences de la société bourgeoise contemporaine et de se complaire dans des exercices inutiles comme la dispute[16]. Les travaux de l'historien William Clark éclairent une autre dimension de cette curieuse « inspection du nombril », en la rapprochant de la réflexion juridique contemporaine sur les grades académiques[17]. Appelés à s'interroger sur la légitimité de certaines exclusions (les étudiants déshonorés, les bâtards, les mourants, les pauvres, les femmes, les juifs, les aveugles ou les muets), les juristes ouvrent à ces catégories la possibilité de candidater aux grades universitaires. Vers 1730, les « Lumières juridiques » balaient ainsi – au moins *de jure*, sinon *de facto* – le caractère discriminatoire des particularités physiques du candidat. Contre cette désincarnation juridique de l'universitaire, la micrologie littéraire défendrait donc une autre topique du savant, organisée autour de sa corporéité – dans la spécificité de son genre de vie et dans toute sa monstruosité.

A l'intérieur de ce corpus, le motif du savant veilleur apparaît dans une trentaine d'écrits aux formes variées parus entre 1672 et 1756 – vastes sommes sur l'histoire de l'érudition, thèses médicales, historiques ou littéraires, discours solennels ou périphériques à la collation des grades, cours et manuels à l'usage des étudiants. Recensées sans prétention à l'exhaustivité, ces publications émanent d'une dizaine d'universités, avec un pic de production à Halle et Leipzig, secondairement à Erfurt et Iena (tableau 1 et annexe). La faible originalité intellectuelle de ces textes invite à déporter l'attention vers les conditions de leur énonciation. Celle-ci apparaît étroitement liée, à trois niveaux, aux opérations de la « fabrique des universitaires ». L'essentiel des textes examinés (21 sur 32) est en premier lieu constitué de thèses, produit de la transformation que connaissent à partir des années 1670 les exercices

[15] Pour une présentation générale, P. Hummel, *Mœurs érudites. Etude sur la micrologie litéraire (Allemagne, XVI[e]-XVIII[e] siècles)*, Genève, Droz, 2002.

[16] L. Forster, « Charlataneria Eruditorum » zwischen Barock und Aufklärung in Deutschland. Mit dem Versuch einer Bibliographie », in *Res Publica Litteraria. Die Institutionen der Gelehrsamkeit in der frühen Neuzeit*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1987, I, p. 203-220.

[17] W. Clark, *Academic Charisma and the Origins of the Research University*, Chicago-Londres, The university of Chicago Press, 2006. L'expression se trouve dans G. E. Grimm, *Literatur und Gelehrtentum in Deutschland. Untersuchungen zum Wandel ihres Verhältnisses vom Humanismus bis zur Frühaufklärung*, Tübingen, Niemeyer, 1983 (*eine Art Nabelschau*).

universitaires, la lecture et la dispute *pro gradu* ou *pro loco* (pour une place)[18]. Dans le cas de la dispute, l'écrit l'emporte peu à peu sur l'oral : la dissertation n'est pas récitée lors de la dispute mais elle est distribuée avant et sert de base à la discussion. La page de titre présente les différents rôles : le nom du *praeses*, c'est-à-dire du professeur qui préside à la dispute, en haut, celui du candidat (*respondens*) en dessous (illustration 1). Ce dernier n'est en général pas l'auteur de l'opuscule : il défend la dissertation du professeur, dont il paie les frais de publication, mais il arrive que le texte soit de sa plume (il est alors désigné comme *auctor*) ou qu'il en ait confié la rédaction aux mercenaires d'une *Dissertations-Fabrik*. Le corpus met en évidence des nœuds de production. A Halle, Friedrich Hoffmann tient en 1697 un discours de diététique savante devant les étudiants de l'Academia Fridericiana, le *De studiis per regulas diaeteticas facilitandis, et prolonganda litteratorum vita*, et préside deux ans plus tard la dissertation doctorale d'Adam Hesse sur les principales maladies des savants. Dans la même ville, le professeur Michael Alberti préside quatre dissertations sur le sujet – celles de Christian Ulrich Matthaei (*De studiosorum sanitate tuenda*) en 1721, de Jeremias Maehrl (*De praeservandis literatorum morbis*) en 1733, d'Ulrich Christoph Salchow (*De litteratorum et honoratorum sanitate tuenda et restituenda*) en 1746, de Johann Jacob Melzner (*De maiori frequentia apoplexiae in eruditis*) en 1755 – et prononce en 1727 un discours *De Autochiria litteratorum* (du suicide des lettrés). La place de la réflexion sur les conséquences physiologiques des travaux nocturnes dans ces « rites de passage » que sont les collations de grade se renforce si l'on y inclut les discours périphériques aux soutenances, où le thème est également très présent, comme dans les *Prolusiones* (préludes) de Johann Christian Stock *De tuenda sanitate in meditationum laboribus*, qui n'introduisent pas moins vingt-deux soutenances tenues à Iena entre 1750 et 1755. L'audience de ces écrits est enfin sans doute restée confinée à la communauté universitaire urbaine, même si certains ont pu trouver un lectorat en dehors du cercle local, comme la *Diaeta literatorum*, dont on connaît au moins huit éditions publiées entre 1674 et 1753 et qui s'enrichit d'un sous-titre en allemand dans l'édition de Leipzig et Wittemberg de 1753[19]. Seule production en langue vulgaire, le *Wohlerfahrner Leib-Medicus der Studenten* d'Heinrich Caspar Abel, publié à Leipzig en 1698, connaît cinq rééditions locales jusqu'en 1720 et une traduction hollandaise en 1746[20].

Tableau 1. Ecrits micrologiques consacrés en tout ou partie aux savants veilleurs : distribution géographique du corpus.

Ville	*Dissertatio*	Discours périphérique à la collation de grade	*Publicae praelectiones*	Autres	Total
Halle	5	2			7

[18] Sur ces évolutions, Clark, *Academic Charisma*…. Sur la pratique de la *disputatio* comme « instrument institutionnalisé de connaissance et de communication scientifique » dans l'université de Halle des années 1690-1750, H. Mari, « Kommunikationsnormen der Disputation. Die Universität Halle und Christian Thomasius als Paradigmen des Wandels », dans Ulrich Johannes Schneider (éd.), *Kultur der Kommunikation. Die europäische Gelehrtenrepublik im Zeitalter von Leibniz und Lessing*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2005, p. 317-344.

[19] C. Grant Loomis, « Dissertatio de diaeta litteratorum or The Regimen of Scholars », *Bulletin of the History of Medicine*, 11, 1942, p. 217-222.

[20] Certaines dissertations ont pu connaître une diffusion plus grande à l'intérieur des œuvres complètes des médecins, comme celle de Friedrich Hoffmann, intégrée à ses œuvres complètes en 1748 et lue à Florence par Giuseppe Pelli Bencivenni.

Leipzig	4			1	5
Erfurt	3				3
Iena	1	2			3
Göttingen	1	1			2
Leyde	1			1	2
Altdorf	1		1		1
Duisbourg	1				1
Francfort		1			1
Heidelberg		1			1
Helmstadt	1				1
Kiel		1			1
Marbourg	1				1
Rotterdam				1	1
Würzburg	1				1
Total	20	8	1	2	31

Le deuxième niveau de compréhension de cette « fabrique des universitaires » doit être cherché dans le texte même. Dans un exercice qui est plus « de style » que le fruit d'une recherche originale, la récurrence des arguments et des cas illustrés produit un effet de complicité semblable à celui d'une citation[21]. Les développements sur la lecture nocturne se présentent sous deux formes narratives qui entretiennent des relations circulaires. La première est celle des dissertations médicales consacrées aux maladies des savants et/ou se proposant d'en protéger la santé, dans lesquelles les « *vigiliae & lucubrationes nocturnae* » sont traitées à l'intérieur du schéma des six *res non naturales* et identifiées, avec la sédentarité, comme la forge de toutes leurs maladies familières[22]. En effet, on ne veille pas impunément : la liste des maux attendus, d'emblée longue, tend même à s'étoffer. Les veilleurs trahis par leur visage pâle et triste, leur corps amaigri, leurs yeux cavés, sont guettés par les fièvres catarrhales, les vertiges, l'obstruction des viscères et conduits jusqu'à la phtisie, l'atrophie ou la mélancolie. Le schéma explicatif n'évolue guère au cours de la période, fixé autour de trois motifs hérités de la diététique antique. Les études de nuit empêchent la restauration des forces du corps, en gênant la recréation des esprits et en dérivant vers le cerveau ceux qui devraient servir à la digestion[23]. Les savants se rendent en second lieu coupables de priver leur corps du meilleur sommeil qui soit, celui de la nuit, en profitant du silence, de l'obscurité et de l'apaisement des sens pour travailler. Enfin, l'air nocturne est jugé peu propre à la réflexion, car trop épais, lourd et frais, surtout lorsqu'il est troublé par les émanations des chandelles qui empoisonnent

[21] Sur cet effet de reconnaissance, A. Compagnon, *De seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979.

[22] Les six *non naturalia* sont l'air et l'environnement, l'alimentation et la boisson, le sommeil et la veille, l'exercice et le repos, les excrétions du corps, les affections de l'âme. Nous renvoyons à l'annexe 1 pour les références complètes des dissertations : Rottenberger-Wedel 1674, sectio III, cap. I. *De somno Literatorum*, non paginé. Wasserhauser-Waldschmied 1681, p. 16-17. Hoffmann 1697, p. 19-21 et 47-49. Abel 1698, « Vom *Lucubriren* », p. 72-75. Grübeling-Schrader 1701, § IV, V, XVI-XX. Baier 1705, p. 33-34. Heron 1704, § 41-44. Juch-Wirths 1743, § 18-19. Alberti-Matthaei 1721, p. 29-30. Alberti-Salchow 1746, p. 20. Stock 1750. Melzner-Albert 1755, p. 27-28. Schacher-Ortlob 1719, p. 10-12. Stahl-Strahl 1731, chap. IV. Maehrl-Alberti 1733, p. 21-23. Toutes les citations suivantes renvoient à ces passages.

[23] Sur la longue durée du thème de l'estomac faible des intellectuels, A. C. Vila, « The *Philosophe*'s Stomach : Hedonism, Hypochondria, and the Intellectual in Enlightenment France », in C. E. Forth, A. Carden-Coyne (dir.), *Cultures of the Abdomen. Diet, Digestion, and Fat in the Modern World*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, p. 89-104.

lentement le système nerveux du veilleur. Le second genre est celui du tableau historique rassemblant la notice des individus ayant souffert des mêmes maux ou morts de la même manière. Contrairement au genre médical où les références à des cas concrets et à la bibliographie contemporaine sont limitées, l'exposition se fait là à grand renfort d'historiettes tirées des « vies des savants », genre qui connaît en Allemagne à la même époque une grande fortune[24]. Les lois du genre biographique, telles qu'elles sont par exemple exposées par Michael Lilienthal (*De historia literaria certae gentis consultatio*, Leipzig-Rostock, 1710) impliquent en effet que le biographe inclue dans son récit les maladies dont a souffert le personnage, qu'il s'attarde sur les circonstances de sa mort et qu'il achève son récit par une brève *prosopographia* du personnage qui précise, entre autres, son mode de vie et son régime alimentaire. Franz Ridder inclut ainsi dans son *De eruditione historia* (1680) un tableau des savants veilleurs depuis Aristote : il y a ceux qui inventent des stratagèmes pour repousser le sommeil (Aristote tenant à la main une petite sphère, qui, tombant de sommeil dans un bassin, réveille le dormeur ; Praxagoras s'attachant les cheveux, par un fil, au plafond), ceux qui veillent couramment jusqu'à l'aube, qui se relèvent la nuit pour travailler, qui installent auprès de leur lit un matériel d'écriture pour ne pas risquer de perdre une idée. Les deux genres sont loin d'être étanches : certains savants s'illustrent dans les deux, comme Johann Tschanter, auteur d'une dissertation consacrée aux « érudits qui ont accéléré leur mort par leur intempérance », dont il soutient en 1704 à Leipzig la partie « historique » et publie en 1705 la partie « physique », discutée par l'étudiant Johann Wolff. La dissertation *De eruditorum valetudine* soutenue en 1701 par Franz Heinrich Grübeling entremêle une réflexion théorique sur le sommeil des gens de lettres à l'analyse de nombreux cas particuliers tirés de l'*historia eruditorum*. Un mouvement circulaire anime ainsi ces publications, les vies nourrissant les dissertations historiques, qui forment elles-mêmes les « tableaux d'honneur » des traités médicaux.

Si la question du sommeil participe à l'auto-compréhension par les érudits des conséquences physiologiques de leur mode de vie, il a en troisième lieu à voir avec l'érudition comme méthode, car le choix d'un mode de vie est déjà une manière de travailler. Pour Daniel Georg Morhof, inventeur à la fin du XVII^{e} siècle, avec l'*historia literaria*, d'une méthode pour se gouverner dans les études, l'abus des *lucubrationes* est, plus encore qu'un danger physique, le signe d'une incapacité à se diriger dans l'étendue de la production imprimée. « Celui qui a une bonne organisation et méthode distribue bien ses heures », écrit à sa suite Abel en direction des étudiants. La contradiction entre cette prémisse et la reconnaissance que « le savant authentique ne s'abandonne pas facilement au sommeil » est moins affrontée que détournée par un discours de connivence qui aménage l'espace de la nuit dans la journée de travail[25]. Les médecins admettent facilement, en premier lieu, que les veilles sont parfois inévitables et qu'il revient au corps médical de remédier par ses conseils aux dommages causés à l'organisme savant. Le veilleur pourra, par exemple, ingérer toutes les deux heures deux ou trois onces d'un liquide chaud et pénétrant pour réparer les esprits consommés, comme du jus de viande tendre, du café ou de l'hydrogale, mélange de lait et

[24] F. Waquet, « La biographie des « savants » au début du XVIII^{e} siècle : les lois du genre, d'après le « De historia literaria » de Michael Lilienthal », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, XIV, 1988, p. 391-412.

[25] *Somno non indulget genuinus studiosus* (Ridder 1680).

d'eau. La distinction minutieuse entre différents types de veilles (*antelucanae* et *matutinae* contre *vespertinae* et *nocturnae*) est une seconde voie de contournement, autorisant les études du tout petit matin. Ce bricolage diététique culmine dans l'exhibition de « récits de nuit » aberrants et exemplaires, supposés convertir le sommeil en allié de l'esprit : la vie d'Aymar de Rançonnet décrite par Grübeling en marque un sommet[26].

Fondée sur la récupération d'éléments anciens, la forte cohérence de ce corpus est *a posteriori* confirmée par le discours médical du second XVIII^e^ siècle qui rompt doublement avec ses attendus. D'abord, si certains traités de diététique savante naissent encore dans la sphère universitaire (celui d'Ackermann *Über die Krankheiten der Gelehrten*, en 1777, se fonde sur des leçons tenues à Halle), ils s'adressent désormais à un public non académique. La plupart sont de gros traités en langue vulgaire, comme le *Familienarzt und der Arzt der Gelehrten* de Bienville (1776), traduction écourtée de son *Traité des erreurs populaires* paru l'année précédente à La Haye[27]. Cette littérarisation du discours médical (au sens défini par Christian Jouhaud, d'une délocalisation de savoirs disciplinaires dans des livres[28]) s'accompagne du glissement de la position du médecin, de celle d'un savant s'adressant à ses pairs et s'incluant dans les pratiques incriminées, *primus inter pares*, à la posture surplombante du professionnel jugeant les pratiques de ses contemporains, celle des gens de lettres au même titre que celles d'autres catégories reconnues comme des lecteurs nocturnes « à risque », mondains, jeunes gens ou femmes oisives. Ce repositionnement fait retour dans les publications plus universitaires comme celle de Christian Gottlieb Ludwig (*De contentione studiorum ad sanitatis normam moderanda*, Leipzig, 1763[29]), qui se fonde, d'après la préface, non pas sur son appartenance à l'état de lettré, mais sur sa bonne connaissance, en tant que médecin, de ceux qui se vouent aux lettres et sur ses conversations de trente ans avec des amis érudits. Dans cette perspective, les tentatives d'aménager les conditions de possibilité d'un travail de nuit (aérer) apparaissent moins comme la compréhension médicale d'une exigence professionnelle commune que comme une concession à ce qu'ils considèrent comme une mauvaise habitude. La dissertation de Ludwig met ensuite en scène un monde savant déchiré. Ce fractionnement n'est pas le seul fait de l'œil du médecin, soucieux de prendre en compte, à la suite de Bernardino Ramazzini, les différentes catégories de travailleurs intellectuels en fonction des facultés (imagination, mémoire, jugement) qu'ils sollicitent le plus. Il résulte surtout de l'éthologie d'un monde savant partagé en habitudes désormais contraires : il y a ceux qui se consacrent le matin, voire le matin et l'après-midi, à des études graves et sévères, auxquels le médecin conseille de faire relâche en soirée pour se préparer à un sommeil réparateur ; ceux qui ne se mettent au travail que le soir (par convenance personnelle ou sous la pression d'autres occupations, affaires ou plaisirs) et dorment une partie de la journée. Plus que les mauvaises habitudes, ce que dénonce le médecin est le discours de justification mis en œuvre par ces individus qui ont théorisé leurs pratiques, légitiment leur oisiveté diurne par

[26] Amar dîne et se couche tôt, se réveille après le premier sommeil pour travailler quatre heures et poursuit sa réflexion (et sa nuit) dans son second sommeil. Grübeling utilise la biographie rédigée par de Thou.

[27] Sur l'articulation entre maladies des gens de lettres et livres charitables, voir D. Ribard, « Pathologies intellectuelles et littérarisation de la médecine. Une voie pour l'histoire du travail intellectuel », in A. Carlino, A. Wenger (dir.), *Littérature et médecine. Approches et perspectives (XVI^e^-XIX^e^ siècles)*, Genève, Droz, 2007, p. 113-134.

[28] C. Jouhaud Christian, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, 2000. .

[29] Il s'agit d'une dissertation discutée *pro gradu doctoris* par Johann Wenke.

leur travail nocturne et recommandent leur mode de vie à leurs contemporains. L'assimilation du travail de nuit à la figure du pseudo-savant, oisif et hédoniste, le déconsidère finalement plus que toute condamnation diététique.

La nuit au féminin : vierges folles et mondaines sans société.

L'apparition de figures différenciées de savants veilleurs participe à l'élargissement des motifs de la lecture de nuit dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Le desserrement de certaines contraintes matérielles en matière d'éclairage artificiel s'articule alors à une préoccupation nouvelle pour la lecture, ses pratiques et ses dangers, qui s'exprime dans l'art, les romans, les traités médicaux, pédagogiques ou théologiques. De nouvelles figures émergent ou, anciennes, acquièrent une visibilité nouvelle, dont l'une des plus circulatoires est celle de la femme à la bougie [30].

Cette figure est souvent unilatéralement rapportée à une préoccupation simple, celle de protéger les femmes des dangers de la lecture romanesque. Alors que les ruelles des précieuses sont rarement représentées à la fin du XVII[e] siècle comme l'espace d'une lecture nocturne, les romans satiriques des années 1660 épinglent les « folles ingénues » qui se régalent en cachette de lectures interdites et affichent au matin des yeux battus[31]. Les lectures nocturnes comme péché de jeunesse – toujours perte de temps, éventuellement source de perdition – se retrouvent comme *topos* dans la littérature d'édification. Dans l'autobiographie qu'elle rédige à la demande de son directeur de conscience entre 1682 et 1709, Jeanne Guyon décrit ses lectures comme le refuge de la jeune fille désoeuvrée qu'elle était avant son mariage : « J'aimais si éperdument la lecture, que j'y employais le jour et la nuit : quelquesfois le jour recommençait et je lisais encore, en sorte que je fus plusieurs mois que j'avais entièrement perdu l'habitude de dormir ; je lisais également les bons et les mauvais livres, mais ceux que je lisais plus ordinairement étaient les romans »[32]. Au cours du siècle, le personnage de l'ingénue détraquée par ses lectures voisine avec celle de la mondaine détournée de ses occupations sociales par sa rage de lire. C'est le sens de l'anecdote de la lecture de la *Julie* par une pseudo-princesse de Talmont, que rapporte Rousseau dans les *Confessions* :

> [*Julie*] parut au commencement du Carnaval. Le colporteur le porta à Mad.e La Princesse de Talmont un jour de bal de l'Opéra. Après souper elle se fit habiller pour y aller, et en attendant l'heure elle se mit à lire le nouveau Roman. A minuit elle ordonna qu'on mit ses chevaux et continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étoient mis ; elle ne répondit rien. Ses gens voyant qu'elle s'oublioit, vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne presse encore, dit-elle, en lisant toujours. Quelque tems après,

[30] Ces « discours sur la lecture » ont fait l'objet des travaux récents de A. Wenger, *La fibre littéraire. Le discours médical sur la lecture au XVIII[e] siècle*, Genève, Droz, 2007. N. Ferrand, *Livre et lecture dans les romans français du XVIII[e] siècle*, Paris, PUF, 2002. V. Le Vot, *Des livres à la vie. Lecteurs et lectures dans le roman allemand des Lumières*, Berlin, Peter Lang, 1999. Pour l'Italie, avec de nombreuses références à la France, P. Delpiano, *Il governo della lettura. Chiesa e libri nell'Italia del Settecento*, Bologne, Il Mulino, 2007.

[31] *Cf.* le personnage de Javotte dans le *Roman bourgeois* de Furetière (1666) étudié par S. Aragon, *Des liseuses en péril. Les images de lectrices dans les textes de fiction de* La Prétieuse *de l'abbé de Pure à* Madame Bovary *de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 131. Même les auteur(e)s proposant des modèles de « vierges sages » se positionnent par rapport à cette figure (*ibid.*, p. 208). Sur la quasi-absence de lectures dans les ruelles, *ibid.* p. 61.

[32] Cité par C. Baudry dans Brouard-Arends (dir.), *Lectrices…*, p. 62.

> sa montre étant arrêtée, elle sonna pour savoir quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures. Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal, qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller et passa le reste de la nuit à lire[33].

Le motif de la mondaine désocialisée par ses lectures (pour son bien, d'ailleurs, chez Rousseau) circule également dans les correspondances[34] ou les récits de voyage[35]. Il dessine une temporalité spécifique de cette lecture de nuit, entamée entre le souper et le commencement des festivités et se substituant éventuellement à celles-ci. Le troisième motif est celui de la libertine. Si les plaisirs sensuels issus de la lecture sont plutôt associés à la fin de la matinée, moment où l'on reçoit dans les boudoirs, la lecture nocturne tire de la proximité du lit, de l'obscurité et du secret sa charge érotique[36]. C'est d'ailleurs un des dispositifs clés du roman pornographique, où l'observation par le narrateur d'une femme lisant dans son lit, voire « d'une seule main » à la lumière d'une lampe, mettant le lecteur dans la position du voyeur (la fenêtre éclairée fonctionnant comme un trou de serrure) participe à l'érotisation de la lecture et, par contre-coup, à celle du type de la lectrice au lit (illustration 2)[37].

Brouillage des heures de lecture traditionnellement associées aux différentes catégories sociales (de la veillée bourgeoise aux matinées aristocratiques), détournement de la femme de ses activités mondaines et domestiques, perte de contrôle sur une lectrice dont le livre, la chambre, le lit, la nuit démultiplient les remparts de l'intimité[38] : la lecture nocturne des femmes, telle que la peignent les hommes et la réinvestissent (positivement ou négativement) les femmes, semble focaliser tous les fantasmes de la dissolution sociale. En rester là serait manquer la manière dont cette même vignette a pu être inversement investie, au même moment, d'une connotation positive. Comme le soulignent Valérie Le Vot et Nathalie Ferrand, les représentations de la lecture dans le roman participent à la légitimation esthétique du genre et à l'accompagnement du lecteur dans sa droite appropriation. L'héroïne du *Triomphe du sentiment* de Bibiena (1750), Madame de Méral, se trouve en proie à des sentiments amoureux qui l'empêchent de trouver le sommeil. « Pendant que l'on me

---

[33] Cité et analysé par Y. Séité, *Du livre au lire. La Nouvelle Héloïse roman des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 26-30.

[34] « Je viens d'achever Amélie commencée à une heure, j'ai dans l'esprit tous les héros de ce roman et vous recevrez une lettre qui n'aura pas le sens commun », écrit Isabelle de Charrière à Constant d'Hermenches en février 1764 : la désocialisation s'exprime ici par la déstructuration de l'écriture épistolaire. Sur la lecture dans la correspondance d'I. de Charrière, voir la contribution de M. Van Strien-Chardonneau dans Brouard-Arends (dir.), *Lectrices*…, p. 177-186.

[35] Voir l'anecdote rapportée par Patrick Brydone dans son *Voyage en Sicile et à Malthe*: le vice-roi de Sicile donne un dîner auquel il convie la cantatrice Gabrieli, qui ne se présente pas. « Le viceroi fit retarder le dîner pendant quelque tems, & envoya chez elle pour lui annoncer que la compagnie l'attendoit. Le messager la trouva lisant dans son lit ; elle dit qu'elle étoit mortifiée d'avoir fait attendre la compagnie […] et qu'elle avoit réellement oublié cet engagement » (*A Tour through Sicily and Malta*, 2 vol., 1775, consulté dans la trad. fr. de Demeunier, Londres et Neuchâtel, Au magasin de la société typographique, 1776, p. 204-205).

[36] Sur la connotation de la lecture en fin de matinée, Le Vot, *Des livres*…, p. 266 et Aragon, *Des liseuses*….

[37] Sur les stratégies discursives du roman pornographique, J.-M. Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pronographiques au XVIII^e siècle*, Paris, Minerve, 1994.

[38] Sur la lecture comme support de la constitution d'une sphère privée, R. Chartier, « Les pratiques de l'écrit», dans P. Ariès, R. Chartier (éd.), *Histoire de la vie privée* 3, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, 1986, p. 112-162. D. Roche souligne que « la conquête du luminaire (…) traduit aussi une recherche d'indépendance personnelle qui joue diversement dans les groupes sociaux. La capacité à contrôler les techniques d'éclairage confère une plus grande possibilité pour organiser des modes de vie spécialisés et séparés (…), enfin l'incapacité à les contrôler contribue à la confusion de l'espace public et de l'espace particulier » (*Histoire des choses banales*…, p. 130).

déshabillait, je remarquai plusieurs livres sur une table de nuit à côté du lit. J'ouvris le premier qui se trouva sous ma main, et je lus : *Lettres d'une Péruvienne* ». Alors qu'elle a l'intention de n'en lire que quelques lettres, elle est rapidement captivée, ordonne à ses gens de se retirer « et de mettre les bougies à côté de [son] lit ». L'ouvrage est vite lu : elle sent la nécessité de le reprendre pour mieux en apprécier les qualités « mais, fatiguée de la longueur du souper, de l'émotion que le chevalier m'avait fait éprouver par ses discours, et celle que cette intéressante lecture avait répandue dans mes sens », elle remet sa lecture au lendemain. « Je fus sur le point d'éteindre les bougies […] j'en relus deux ou trois [endroits], mais le sommeil m'ayant saisie tout-à-coup, je m'endormis le livre à la main »[39]. La lecture nocturne se présente comme une mise en fiction des conditions d'une bonne réception du texte : l'obscurité ambiante, la solitude, le silence et le repos du corps permettent au personnage de s'immerger dans sa lecture et de mettre en résonance les expériences et impressions de la journée avec les sentiments et pensées nés du contact avec le texte. Cette lecture introvertie, chargée d'une composante émotionnelle et caractérisée par la redondance des signes d'intimité (la nuit, le lit), pourrait faire figure de « contre-culture esthétique des femmes »[40]. Pourtant, loin de rester confinée au discours romanesque, cette modélisation percole dans les méthodes de lecture du second XVIII^e^ siècle. Alors que celles-ci désignent le plus souvent la campagne comme lieu idéal de retrouvailles du lecteur avec lui-même, la nuit s'y faufile à l'extrême fin du siècle, comme dans l'*Art de lire des livres* de Johann Bergk, qui la recommande à l'élévation intellectuelle du lecteur[41].

Qui tient la nuit ?

Le développement d'un anti-modèle si fort de la lecture nocturne ne peut rester sans incidence sur l'imaginaire de la veille savante. Dans le cadre des débats sur l'identité et la fonction des gens de lettres dans la société, l'analogie des nuits recluses des savants avec les débordements des lectrices adolescentes est une façon efficace de rappeler les premiers à l'espace diurne des engagements sociaux. Le discours médical, investi dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle d'une autorité croissante dans cette réflexion identitaire, participe à la légitimation de la topique mondaine alors dominante en discréditant les conduites nocturnes excessives. Dans l'*Essai sur la santé des gens de lettres* (1768), c'est par la transcription d'une lettre qu'il « vient de recevoir d'une dame âgée de cinquante ans », rapportant les dérangements physiologiques causés par les lectures nocturnes de sa première jeunesse, que

[39] Cité par Ferrand, *Livre et lecture*…, p. 118-119. Pour une interprétation de la prédominance des femmes dans les scènes de lecture romanesque, voir les hypothèses de l'auteur dans Brouard-Arends (dir.), *Lectrices*….
[40] Bödecker, « D'une histoire littéraire… », p. 100.
[41] Comparer à ce propos L. Bollioud-Mermet, *De la bibliomanie*, La Haye, 1765, p. 109 (« C'est surtout dans les lieux champêtres et dans la solitude que leur jouissance [des livres] est plus délicieuse. C'est là que dans le silence majestueux de la nature, et à l'aide d'une lecture choisie, il s'élève au-dedans de nous une voix secrette qui nous rappelle à nous-mêmes, qui nous fait sentir nos erreurs, qui nous enseigne nos devoirs ») et Bergk, *Die Kunst, Bücher zu lesen*, Iena, 1799, p. 82 (« Oft in den Stunden der Mitternacht, wenn Einsamkeit und Stille um uns hergelagert ist, und wenn alles in Todesschlummer begraben liegt, erbauet uns ein Buch, und macht uns edler und selbstständiger, als wir vorher waren »).

Tissot choisit d'illustrer le danger des veilles[42]. Placée à la fin du développement, cette lettre en constitue le climax. La singularité de la nuit érudite est niée par la comparaison avec l'adolescente boulimique. A l'échelle de l'œuvre entière de Tissot, ce système de citations croisées participe à la stigmatisation d'une pratique décrite comme une injustifiable déperdition d'énergie au détriment du corps du lecteur et de la société toute entière[43].

L'opprobre jeté sur les réclusions nocturnes cohabite toutefois la veine plus ancienne d'une nuit revendiquée comme le territoire de l'homme de lettres, que l'on retrouve dans toute la seconde moitié du XVIII[e] siècle. La description des veilles savantes gagne alors en sensibilité et touche au sublime, comme dans le *Bonnet de nuit* de Louis Sébastien Mercier, dont le titre seul manifeste la volupté à écrire quand tout dort[44] ou les *Lettres récréatives et morales* de Louis Antoine de Caraccioli, un polygraphe prolixe des anti-Lumières catholiques :

> Un homme qui travaille lorsque tout le monde est enseveli dans le sommeil, se considère comme le seul être vivant, et regarde sa pensée comme la souveraine de l'univers. Il lui semble que toutes les créatures se taisent, pour ne pas l'interrompre ; et qu'il arrache la lumière du sein des ténèbres, pour éclairer l'âme de ceux qui se réveilleront.[45]

Le lexique chrétien (univers, créatures, ténèbres, âme, méditer) soutient la représentation d'un homme de lettres travaillant nuitamment pour le bien de ses semblables, résolvant l'intenable contradiction entre la tentation de l'isolement et le souci de l'utilité publique, à l'inverse du bel esprit qui consacre ses nuits aux discussions de salon (illustrations 3 et 4). Chez ces deux auteurs qui, chacun à leur manière, aspirent à une république des lettres pacifiée tout en en déplorant les querelles et les rivalités, la nuit studieuse apparaît comme le ciment d'un monde littéraire idéal, un « paradis perdu de la république des lettres, territoire sans hiérarchie, sans véritable exclusion, sorte d'utopie pour gens de plume, où s'oublient les échecs publics au nom d'une même allégeance au savoir et à la littérature », dont la nostalgie caractérise au plus haut point, selon Jean-Marie Goulemont, les écrivains en quête de légitimité[46].

---

[42] Les deux autres exemples sont tirés de Sénèque (Asinius Pollo s'abstenant de lire dès deux heures avant le coucher du soleil) et de Van Swieten (un goutteux découragé de lire après le coucher du soleil) : les cas illustrent moins les veilles nocturnes que l'empêchement (volontaire ou forcé) de lire la nuit.

[43] Le savant et le mondain qui vivent la nuit sont par exemple tous deux comparés au méchant et à la bête féroce dans l'*Essai sur la santé des gens de lettres*, 1768, p. 96 et dans l'*Essai sur les maladies des gens du monde*, Lyon, J.-M. Bruyset, 1771 (3ème éd.), p. 194. Sur ces analogies médicales, voir Wenger, *La fibre littéraire*…, p. 167-169.

[44] L. S. Mercier, *Mon bonnet de nuit*, Neuchâtel, Société typographique, 1785 [cité dans l'édition de J. C. Bonnet, Paris, Mercure de France, 1999] : « Tous les êtres privilégiés qui cultivent leur raison, veillent plus ou moins ; le silence et la tranquillité de la nuit favorisent les méditations, et tiennent lieu de ces ténèbres volontaires auxquelles des sages de la Grèce se condamnaient autrefois, pour ne voir que la vérité […] O nuit ! Allonge encore pour moi tes heures silencieuses ; favorise mes paisibles travaux, et laisse-moi verser sur le papier les sentimens et les idées qui plaisent à mon âme recueillie ! » (« Oreiller », p. 287). « Mais l'ombre de la nuit survient, [l'homme de lettres] se dérobe au sommeil, à la lueur d'un flambeau qui le plonge dans une volupté douce, il converse avec ces morts illustres, ces sages de l'antiquité, révérés et bienfaisans comme les Dieux, héros donnés à l'humanité pour sa gloire et son bonheur » (« Le bonheur des gens de lettres », p. 1046).

[45] L. A. de Caraccioli, *Lettres récréatives et morales, sur les mœurs du temps*, Paris, Nyon puis Bassompierre et Van den Berghen, 1767-1768, I, p. 104-106.

[46] J.-M. Goulemot, D. Oster, *Gens de Lettres, écivains et bohèmes. L'imaginaire littéraire, 1630-1900*, Paris, Minerve, 1992, p. 84. Caraccioli occupe une position médiane mais fragile : doté d'une certaine réputation auprès du lectorat catholique, d'une pension et de la protection de dédicataires puissants, il est méchamment

Les éloges de l'Académie royale des sciences prononcés tout au long du XVIII[e] siècle, de Fontenelle à Condorcet, permettent de suivre la manière dont une partie du monde savant redéfinit alors la légitimité de ses pratiques nocturnes[47]. Les veilles participent d'abord du motif du savant mort de son zèle, qui inclut ceux qui tombent dans l'exercice de leur travail (le médecin victime d'une épidémie qu'il soigne ou des remèdes qu'il éprouve sur lui-même) et ceux qui se tuent à l'étude. Fort présent dans les premiers éloges de Fontenelle, ce motif s'estompe progressivement chez lui et encore plus chez ses successeurs, Mairan, Fouchy et Condorcet. L'intempérance des études ne tue plus chez Condorcet, même si l'excès du travail intellectuel, « le moins dangereux, le plus excusable de tous, et celui dont l'effet est le plus lent » contribue à terme à affaiblir la santé[48]. Fidèle au principe de vérité, Fontenelle ne cède pas de manière acritique à la facilité du *topos*, refusant par exemple de rapporter la mort du marquis de l'Hôpital à ses efforts intellectuels[49]. De même, si l'altération de la santé de Tournefort, de Maraldi et de Claude Bourdelin II découle indubitablement de leurs travaux nocturnes, leur effet est décrit comme simplement possible pour Tauvry et réfuté pour Jean Dominique Cassini qui, « quoique les fréquentes veilles nécessaires pour l'observation [astronomique] soient dangereuses et fatiguantes », meurt à 87 ans « sans maladie, sans douleur, par la seule nécessité de mourir »[50]. Le lien héroïque entre sacrifice des nuits et utilité publique est à l'occasion dénoué par la plume ironique de Fontenelle : ainsi du savant Du Verney qui « passait des nuits dans les endroits les plus humides du jardin, couché sur le ventre, sans oser faire aucun mouvement, pour découvrir les allures, la conduite des limaçons,

---

attaqué dans les salons parisiens. Sur l'auteur, M. Jacques, *Louis Antoine Caraccioli, écrivain et voyageur*, thèse Paris-IV, 2000. Sur la posture d'indépendance que cultive Mercier, voir l'introduction à l'édition critique du *Bonnet de nuit*.

[47] B. de Fontenelle, *Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences en 1699, et les éloges historiques de tous les académiciens morts depuis ce renouvellement*, Paris, Brunet, 1719-1722, 3 vol. ; *Suite des éloges des académiciens de l'Académie royale des sciences, morts depuis l'an 1722*, Paris, Vve Osmont, 1733 [cité dans l'édition de La Haye, van der Kloot, 1740, 2 vol. [1699-1730] et dans celle des *Œuvres*, Paris, 1742, t. VI [1731-1740]]. J.-J. Dortous de Mairan, *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences, morts dans les années 1741, 1742 et 1743*, Paris, Durand, 1747. J.-P. Grandjean de Fouchy Jean Paul, *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences, morts depuis l'an 1744*, Paris, Vve Brunet, 1761, t. I [= seul paru]. J.-A. Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet, *Eloges des académiciens… morts depuis 1666 jusqu'en 1790*, Brunswick, F. Vieweg et Paris, Fuchs, 1799, 5 vol. [cité dans l'édition des *Oeuvres complètes*, Brunswick et Paris, 1804]. Sur la structure des éloges, C. B. Paul, *Science an Immortality*. *The* Eloges *of the Paris Academy of Sciences (1699-1791)*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1980. Sur le motif de la mort dans les éloges de Condorcet, T. Reeve, « Death in Condorcet's *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences* », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 2006, 12, p. 377-397. *Cf.* aussi D. Roche, « Talents, raison et sacrifice : l'image du médecin des Lumières d'après les Eloges de la Société royale de médecine (1776-1789) », *Annales*, 1977, 32-5, p. 866-886.

[48] Condorcet, *Eloges*…, I, p. 416 (Haller). Voir tableau 2.

[49] « *Quelques-uns ont attribué sa mort aux excès* qu'il avait faits dans les mathématiques et, ce qui pourrait le confirmer, j'ai sçu de lui-même que souvent des matinées qu'il avait destinées à cette étude, étaient devenue des journées entières sans qu'il s'en apperçut. […] *De plus, il sera assés naturel de croire* qu'il avait dû faire de grands efforts d'esprit, quand on songera à quel point il était parvenu à l'âge de 43 ans […] *Cependant il n'a jamais paru* que l'étude ait alteré sa santé, il avait l'air de la meilleure et de la plus ferme constitution qu'on puisse désirer » (Fontenelle, *Eloges*…, 1740, I, p. 62-63, nous soulignons).

[50] « Cette dispute [sur son traité de la génération et de la nourriture du fœtus, 1700] *contribua peut être* à la maladie dont il est mort, car comme il avait en tête un grand adversaire, il fit de grands efforts de travail, et prit beaucoup sur son sommeil, pour étudier à fond la matière dont il s'agissait et pour composer son livre, sans interrompre cependant la pratique de sa Profession. *Quoiqu'il en soit*, une disposition naturelle qu'il avait à être asthmatique augmenta vers le commencement de cette année, et il est mort d'une phtisie au mois de février 1701 âgé de 31 ans & demi » (*ibid*., p. 27, nous soulignons).

qui semblent en vouloir faire un secret impénétrable. Sa santé en souffrait, mais il aurait encore plus souffert de rien négliger »[51]. De Fontenelle à Condorcet, l'ironie se fait sévère et comptable : la dépense nocturne est jugée à l'aune de ce qu'elle apporte à la société, les veilles de Bucquet ne servant plus que de leçon utile et terrible contre « l'amour de la gloire et l'ardeur de l'étude »[52].

Les veilles figurent en second lieu dans la description du mode de vie du défunt, socle pratique de son action dans la société. Le véritable savant a beau être celui qui refuse de perdre son temps dans les « inutilités ordinaires de la société », car « qui ne perd point de tems en a beaucoup », la valorisation d'un régime uniforme qui assure santé égale et mort insensible, minore la tentation d'héroïser les veilles[53]. De fait, les nuits studieuses ressortissent désormais de configurations particulières plutôt que d'un régime « normal » de l'homme de lettres. Les bravades nocturnes de la jeunesse – Mery subtilisant un cadavre de l'Hôtel-Dieu pour l'emporter dans son lit (*sic*) et le disséquer nuitamment, Hartsoecker tendant les couvertures de son lit devant sa fenêtre pour contrer l'interdit paternel – sont l'expression des obstacles que doit surmonter l'impétrant dans la carrière des sciences et font pièce au contre-modèle des lectures adolescentes décrites par les traités pédagogiques. Une version mature de cette nuit volée se décline dans la figure du savant impécunieux, confronté la journée à ses obligations professionnelles et domestiques, et obligé de prendre sur son sommeil de quoi satisfaire sa passion. Mais les nuits à la chandelle se jugent désormais à l'aune stoïcienne de la modération. Dès lors qu'elles incarnent un héroïsme joyeux et tranquille, Fontenelle ne les condamne pas, comme celles de son ami Varignon qui, « travaillant après souper selon sa coutume, était souvent surpris par des cloches qui annonçaient deux heures après minuit [et] était ravi de se pouvoir dire à lui-même que ce n'était pas la peine de se coucher pour se relever à quatre heures »[54]. Ces excès qui ne sont que la démonstration d'un irrépressible bonheur scientifique, ne peuvent « être blamés qu'avec respect » lorsqu'ils s'accompagnent d'une reconnaissance par les pairs[55]. L'éthique scientifique réprouve en revanche les insolentes démonstrations d'intempérance de Claude Bourdelin II qui alterne le café (pour repousser le sommeil) et l'opium (pour le rattraper), ou le régime baroque et superstitieux du lusacien Tschirnhaus qui

> se couchait à neuf heures et se faisait éveiller à deux heures après minuit. Il se tenait exactement pendant quelque temps dans la même situation où le réveil l'avait trouvé, ce qui l'empêchait d'oublier le songe qu'il faisait en ce moment ; et si, comme il pouvait assez naturellement arriver, ce songe roulait sur la matière dont il était rempli, il en avait plus de facilité à la continuer. Il travaillait dans le silence et le repos de la nuit. Il se rendormait à six heures, mais seulement jusqu'à sept, et reprenait son travail. […]. On pourra y trouver un soin excessif de se ménager tous les avantages possibles, mais toutes les grandes passions vont à l'égard de leur objet jusqu'à une espèce de superstition.[56]

[51] Fontenelle, *Eloges*…, 1740, II, p. 448.
[52] Condorcet, *Eloges*…, II, p. 104.
[53] Fontenelle, *Eloges*…, 1742, VI, p. 551 (Louville) ; Fontenelle, *Eloges*…, 1740, I, p. 349 (Lemery).
[54] Fontenelle, *Eloges*…, 1740, II, p. 180.
[55] *Ibid*., I, p. 253 (Guglielmini).
[56] *Ibid*., I, p. 196-199. On note la similitude du régime de Tschirnhaus et de celui d'Aymar de Rançonnet décrit *supra*, ainsi que la « temporalisation » de la description qui précise désormais les heures horlogères.

Ces régimes de vie, particulièrement détaillés pour les savants provenant de l'aire germanique, manifestent la rencontre problématique entre la tradition micrologique et les mutations de l'éthologie scientifique. Contre les faux-semblants de la lucubration, les astronomes incarnent une troisième modalité, « professionnelle », du travail nocturne, veille par excellence puisqu'elle a la nuit comme matériau : « Ces veilles, que les savans et les poëtes même ont tant de soin de faire valoir, prises dans le sens le plus littéral, ne sont pas des veilles en comparaison de celles qui se font en plein air et en toutes saisons pour étudier le ciel ; le géomètre le plus laborieux mène presque une vie molle au prix d'un astronome également occupé de sa science »[57].

Tableau 2. Les veilles dans les éloges de l'Académie royale des sciences (1699-1793).

Auteur	Dates extrêmes	Nombre d'éloges prononcés	Intempérance dans les études	Intempérance et veilles excessives
Fontenelle	1699-1740	66	Chazelles, Guglielmini, Berger, [Lhôpital], Hartsoecker Geoffroy, Boerhaave	Tournefort, Bourdelin II, *Tauvry*, [Cassini], Maraldi, Varignon, Du Verney, [La Hire], [Rolle], [D'Argenson], [Méry], [Hartsoecker]
Mairan	1741-1743	10	Brémond	
Fouchy	1644-1760	21	Bragelongne, Amelot, Petit	
Condorcet	1771-1793	49	La Condamine, Trudaine, *Bourdelin*, Bucquet, Margraaf, Euler, Bezout, Bergman, Fourcroy	[Bucquet], [Bouvart]

Les noms entre crochets renvoient aux individus pour lesquels le travail ou les veilles ne sont pas identifiés comme cause immédiate de la mort ; en italiques, pour lesquels ils sont simplement jugés possible.

La nuit ne disparaît pas des représentations de l'homme de science, mais elle se justifie avant tout par des configurations particulières, refuge d'une jeunesse impétueuse, double journée des savants impécunieux ou nuit étoilée des observateurs astronomique. Le savant « professionnel », qui peut consacrer sa journée à ses travaux, libère ses soirées pour les plaisirs d'une sociabilité modérée : comparons l'autoreprésentation – il s'agit de paroles rapportées – du régime de Varignon avec celui de d'Alembert, qui, « à son réveil, pensait avec un sentiment de joie au travail commencé la veille et qui allait remplir la matinée ; dans les intervalles nécessaires de ses méditations, songeait au plaisir vif que le soir il éprouverait au spectacle, où, pendant les entre-actes, il s'occupait du plaisir plus grand que lui promettait le travail du lendemain »[58].

Dissonances.

[57] *Ibid*., II, p. 401-402 (Maraldi).
[58] Condorcet, *Eloges*…, III, p. 82.

Se limiter à la manière dont les représentations du livre à la chandelle polarisent la nuit en figures antagonistes[59] serait masquer l'importance des variations intra-individuelles, synchroniques ou diachroniques, des comportements nocturnes. La lecture de nuit, féminine comme masculine, est souvent associée à l'adolescence. Les variations diachroniques rétrospectivement décrites sont un récit à clé : dans l'autobiographie de Jeanne Guyon déjà citée, la description des pratiques nocturnes passées met en valeur la conversion de la conduite de la femme mariée ; dans celle de Manon Roland ou les éloges académiques, l'appétit nocturne vaut comme signe de précocité intellectuelle. Dans le cas de pratiques nocturnes synchrones, la distinction plus ou moins nette entre les pratiques jugées « légitimes » et celles qui sont perçues comme « illégitimes » témoignent de la manière (coupable ou détendue) dont cette coexistence est vécue par l'individu. Quoique produits par une plume tierce, celle du secrétaire, les éloges des académiciens manifestent cette lutte de « soi contre soi » dans la mesure où c'est la représentation du corps savant dans son ensemble qui est impliquée[60]. La possibilité que les académiciens aient pu occuper leurs soirées à des lectures frivoles est soit explicitement écartée[61], soit ravalée au rang de subterfuge destiné à prolonger l'étude nocturne[62], soit reconnue avec tant de mauvaise grâce qu'elle en devient douteuse[63], soit enfin limitée à la vieillesse à laquelle est concédée, comme à la jeunesse, le droit à la dissonance culturelle. « Le tems de son repos, écrit Fontenelle à propos de Saurin, fut occupé tantôt par des consultations qu'on lui faisait d'ouvrages importans, auxquelles il avait le loisir de se prêter, tantôt par de simples lectures, dont il laissait le choix à son goût seul, et si l'on veut aux caprices de son goût. Pousserons-nous assés loin la sincérité que nous nous sommes toujours prescrite, pour oser dire ici qu'il lisait jusqu'à des romans, et y prenait beaucoup de plaisir »[64].

La manière dont les gens de lettres défendent l'imaginaire d'une République des lettres rassemblée autour du travail de nuit en même temps qu'ils assument (plus ou moins bien) des modalités dissonantes de la lecture nocturne peut être illustrée à partir d'une source d'une exceptionnelle richesse, les *Efemeridi* du florentin Giuseppe Pelli Bencivenni[65]. Il s'agit

[59] Les figures de « savantes veilleuses » sont rares : une des plus célèbres est sans doute Madame du Châtelet qui, si l'on en croit l'historiette rapportée à plusieurs reprises par Voltaire dans sa correspondance, assise une nuit à son secrétaire, accouche d'une petite fille que l'on pose « sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là ».

[60] Le sociologue Bernard Lahire désigne sous cette expression le jugement critique que l'individu porte sur la part « illégitime » de ses pratiques et préférences culturelles, passées ou présentes (« Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : « détester la part populaire de soi » », *Hermès*, 2005, 42, p. 137-143).

[61] « Ses plaisirs et ses amusemens étaient des travaux moins pénibles [que la médecine], tels que de simples lectures, mais toujours instructives & solides » (Fontenelle, *Eloges*…, 1740, I, p. 164, éloge de Dodart).

[62] Lorry « se défendait contre le sommeil par des lectures agréables ; il se livrait ensuite à de plus sérieuses : il s'abusait ainsi en croyant avoir trompé la nature, et il se flattait d'avoir doublé son existence, lorsqu'il n'avait fait que se hâter de vivre et se fatiguer en précipitant sa course » (Vicq d'Azyr, *Eloges lus dans les séances publiques de la société royale de médecine*, Paris, P.-D. Pierres, 1776-1789, 5e cahier, 1786, p. 19-20).

[63] « Nous ne dissimulerons point qu'on accusait M. Lieutaud d'exagérer un peu cette méthode si bonne en elle-même [travailler sur la nature plutôt que dans les livres] ; on prétendait que, voyant sa bibliothèque surchargée de livres d'anatomie et de médecine […], il les avait échangés contre des livres de littérature, que vraisemblablement il ne croyait pas moins inutiles, mais qu'il trouvait plus amusants » (Condorcet, *Eloges*…, II, p. 68)

[64] Fontenelle, *Eloges*…, 1742, VI, p. 598-599, éloge de Saurin. L'expression de « dissonance culturelle » est empruntée à B. Lahire, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

[65] Sur la source et l'auteur (1729-1808), R. Pasta, « Profilo di un lettore », *Editoria e cultura nel Settecento*, Florence, Olschki, 1997, p. 193-224. S. Capecchi, *Scrittura e coscienza autobiografica nel diario di Giuseppe*

d'un diaire en 80 volumes et près de 40 000 pages, rédigé quotidiennement entre 1759 et 1808. L'intérêt de ce texte vient de ce que le fonctionnaire grand-ducal est à plusieurs égards un « lecteur forcé », envahi de livres et de papiers[66]. Secrétaire de la Pratica Segreta de Pistoia et Pontremoli de 1762 à 1775, directeur de la Galerie des Offices de 1775 à 1792, Pelli remplit également à partir de 1763 les fonctions de censeur grand-ducal. Lecteur insatiable et auteur fécond, il collabore à la rédaction des *Novelle letterarie* de Florence et laisse derrière lui au fil des ans, véritables châteaux en Espagne, d'innombrables projets littéraires. Destinés à un cercle amical et familial comme à l'hypothétique lecteur « de 1900 ou 1930 », les *Efemeridi* inscrivent l'acte de lecture dans un espace de représentation de soi, propre à mettre en évidence les stratégies de justification d'éventuels relâchements culturels.

Pelli donne de nombreuses indications sur son rythme de vie : accaparé en journée par ses tâches administratives et en soirée par la sociabilité florentine des conversations et du théâtre, il passe ensuite quelques heures à sa table de travail, se couchant vers deux heures du matin, se levant à neuf, avec une admirable continuité au fil des ans[67]. Mis en garde par ses amis et son médecin contre cette mauvaise habitude, il forge au fil des ans un discours de justification qui dessine, en l'y incluant, les contours d'une communauté studieuse de la nuit. Ses lectures médicales et diététiques fournissent un premier support d'identification collective. Elles commandent la manière de décrire ses opérations nocturnes (« digérer ses papiers » renvoie à la métaphore classique du texte comme aliment mais également, par un raccourci efficace, à la diversion des esprits animaux opérée par le savant veilleur[68]) et confortent ses combines. Il appuie sa décision de jeûner le soir pour pas gêner sa digestion par son travail nocturne sur le passage d'une lettre du médecin Franscesco Redi à son confrère Domenico David : « Quando uno va a letto senza cena, si raggiusta il tavolino, ch'era pieno di fogli » (« Aller au lit sans dîner, c'est remettre en ordre un bureau plein de feuilles »). Alors que Redi utilise la comparaison entre le travail de l'estomac et celui du savant attablé pour recommander une diète occasionnelle qui purifie l'organisme, il suffit à Pelli de la renverser pour trouver une confirmation de la justesse de sa décision[69]. La lecture des vies savantes constitue un second point de référence, qui renforce sa conviction de la supériorité de l'auto-observation sur les lois générales de la diététique. Les *Menagiana* ou l'éloge de l'abbé Fraguier, membre de l'Académie des inscriptions et célèbre veilleur, fonctionnent comme un lien de connivence et une parade contre les reproches des médecins, le sien ou Tissot dont il

---

Pelli, Rome, Ed. di storia e letteratura, 2006. E. Chapron, « Les humeurs du lecteur. Manières de lire et hypocondrie savante à Florence au XVIII^e^ siècle », in G. Buti, A. Carol (dir.), *Comportements, croyances et mémoires. Europe méridionale XV^e^-XX^e^ siècle*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2007, p. 71-82.

[66] L'expression est de B. Fabian, dans « Der Gelehrte als Leser », in H. G. Göpfert (éd.), *Buch und Leser*, Hambourg, Hauswedell, 1977, p. 48-87. Les *Efemeridi* sont conservés à la Biblioteca Nazionale Centrale de Florence (Nuovi Acquisti, 1050 I [1759-1773, 30 vol.] et II [1773-1808, 50 vol.]) et ont fait l'objet d'une édition électronique (http://ferrovia.bncf.firenze.sbn.it/pelli/it/progetto.html).

[67] La mention se trouve en 1759 (I, I, p. 81) et encore en 1786 (II, XV, p. 2977). Il faut attendre 1780 – il a 51 ans – pour trouver quelques tonalités négatives : les veilles commencent, dit-il alors, à lui peser (*Comincia a persarmi il vegliar troppo la notte*, II, VIII, p. 1384).

[68] *Efemeridi*, I, XXIX, p. 37, 21 avril 1772.

[69] *Ibid*., I, I, p. 80, 1759 et II, VI, p. 1053, 9 novembre 1778 citant Francesco Redi, *Opere*, Venise, 1760, t. IV, p. 202.

est par ailleurs un lecteur assidu[70]. La nuit est enfin un sujet de conversation pour Pelli et ses amis qui se plaisent à comparer leurs rythmes de travail et forgent autour de comportements partagés une identité sociale commune.

> Je ne suis pas le seul à me trouver plus disposé à travailler, à écrire ou à composer quand j'ai fait de l'exercice que quand je sors du repos. De là vient que je m'applique mieux la nuit et que je suis mieux capable de faire mes affaires […]. Discutant de cela avec un ami qui n'a pourtant pas les humeurs aussi torpides que les miennes, il m'a avoué qu'il était peu apte à l'étude quand il se levait de son lit. Il faut donc dire que chacun a ses habitudes, qui dépendent beaucoup de sa constitution physique (I, XVII, p. 18, août 1766).

Derrière cette représentation classique de la nuit savante, les *Efemeridi* laissent des traces plus dissonantes des activités nocturnes de Pelli. Les indices les plus nombreux marquent la nuit (le terme de « soirée », *sera*, est réservé aux activités de sociabilité) comme un moment de la journée de travail, nécessaire pour préparer les dossiers du lendemain dans la période où il est secrétaire de la Pratica Segreta. Devenu directeur de la Galerie des Offices, Pelli évoque plus souvent ses travaux personnels, parfois qualifiés par auto-dérision de « jouets savants » (« studiosi balocchi »)[71]. La veille reste avant tout un espace de travail, celui de l'écriture, de la méditation, de l'écriture, de la composition, de l'application, dont la lecture de distraction (« per sollazzo ») ne constitue que le moment ultime, qui reste lié à la table de travail (le lit est l'espace du sommeil et de la maladie) et nécessite pour lui de s'« enlever le sommeil des yeux »[72]. Ces lectures divertissantes incluent sans doute les romans, à l'égard desquels Pelli entretient des rapports ambivalents. L'écriture des *Efemeridi* met à distance par différents moyens la topique de la rage de lire : les mentions de lectures romanesques sont rarement temporalisées et toujours rapportées dans le journal sur un mode distancié. Conformément aux recommandations des traités, Pelli extrait de ses lectures les aspects instructifs ou édifiants, jugés à l'aune de la foi et de la morale. Ce n'est qu'incidemment que Pelli avoue des moments de relâchement, comme en témoigne l'épisode de la lecture de la *Princesse de Babylone.* A la date du dimanche 24 juillet 1768, il rapporte qu'il a commencé le nouveau petit roman de Voltaire, en restitue les personnages et le propos caché (faire le portrait des nations d'Europe), relève les pages de quelques mots bien faits, juge le pouvoir d'attraction du style voltairien sur le lecteur. C'est en illustrant ce dernier point que le compte rendu glisse vers la restitution de l'expérience de lecture :

> Il y a dans cette bagatelle le même feu d'imagination que d'habitude, que Voltaire vieillissant n'abandonne pas ; il y a les mêmes pointes ironiques contre les choses sacrées, et contre ses ennemis ; il y a enfin les qualités pour lesquelles on lit partout ses choses avec enthousiasme, bien qu'elles n'édifient pas et n'enseignent pas grand-chose. Quoique fatigué et pris de sommeil pour avoir déjeûné chez le sénateur Guadagni sans faire la sieste, je n'ai pu m'empêcher de finir ce roman avant de me mettre au lit, retenu par les aspects plaisants, le mélange bizarre des accidents et la critique fine des coutumes[73].

---

[70] L'*Histoire de l'académie* est citée dans *Efemeridi* II, VI, p. 935, 1778. La référence à la condamnation par Tissot du travail de nuit se trouve dans une note marginale, *ibid*., I, I, p. 80.
[71] *Efemeridi* II, XI, p. 2110.
[72] *Ibid*. I, XVII, p. 194 (*levandomi dagli occhi il sonno*).
[73] *Ibid*. I, XXI, p. 179-181.

Les écrits du for privé enseignent que la frontière entre pratiques « légitimes » et « illégitimes » ne passe pas seulement entre des catégories d'individus, réelles ou imaginaires et symboliquement hiérarchisées, mais organise également l'éventail des ressources lectoriales de ces mêmes individus.

Si la topique mondaine de l'homme de science et l'anti-figure de la lectrice à la chandelle peuvent diminuer le prestige de la nuit dans les autoreprésentations savantes, l'homme de lettres n'en devient pas pour autant un animal de jour : la nuit studieuse reste l'un des étendards les plus efficaces de la communauté des gens de lettres. Derrière la houle des représentations, l'étude des règlements des collèges et des universités, ainsi que des écrits du for privé et des traités médicaux qui définissent les bornes de la nuit et les Il reste à confronter cet imaginaire à une chronobiologie appuyée sur l'étude mais elle s'enrichit aussi de l'expression plus sensible, chez les individus lettrés, d'un « soi contre soi » critique autant que gourmand de pratiques peu académiques.

Annexe 1. Traités sur la santé et les maladies des gens de lettres.

Les rééditions ne sont indiquées que pour les ouvrages les moins connus. Les références précédées d'une astérisque renvoient aux ouvrages micrologiques. Les ouvrages que nous n'avons pu consulter sont suivis d'une astérisque entre parenthèses (*).

1489 – Marsile FICIN, *De cura valetudinis eorum qui incumbunt studio litterarum*, in *De Vita libri tres*, Florence, 1489.

1539 – Robertus GROPRETIUS, *Regimen sanitatis… non solum medicis, verum etiam omnibus studiosis pernecessarium et utile*, Paris, 1539(*).

1540 – Jacques DUBOIS [Johannes Sylvius], *Victus ratio, scholasticis pauperibus paratu facilis et salubris*, Paris, J. Gazeau, 1542 [rééd. Paris, 1549, Cologne, 1550, Paris, 1577].

1555 – Gulielmo GRATAROLI, *De literatorum et eorum qui magistratibus funguntur conservanda praeservandaque valetudine… compendium*, Bâle, 1555 [rééd. Paris, 1562, Francfort, 1591, 1596, 1597, 1604, 1617 ; trad. angl. Londres, 1574].

1556 – [Conrad GESNER], *Sanitatis tuenda praecepta, cum aliis, tum literarum studosis hominibus, et iis qui minus exercentur, cognitu necessaria*, Zürich, 1556(*).

1570 – Johannes KATZSCHIUS, *De gubernanda sanitate… cum aliis, tum literarum studiosis hominibus, et iis, qui minus exercentur, cognitu necessaria*, Francfort, 1570(*).

1574 – Jacques DUBOIS [Johannes Sylvius], *De studiosorum et eorum qui corporis exercitationibus addicti non sunt : tuenda valetudine libri duo…*, Douai, Jean Bogard, 1574.

1580 – Hieronymus CARDANUS, *Opus novum cunctis de sanitate tuenda, ac vita producenda studiosis apprime necessarium…*, Rome, 1580(*).

1584 – Thomas COGAN, *The Haven of Health : Chiefely Gatherd for the Comfort of Students…*, Londres, 1584(*).

1602 – Edmund HOLLYNG, *De salubri studiosorum victu, hoc est, de Literatorum omnium valetudine conservanda vitaque diutissime producenda, libellus*, Ingolstadt, Typis Ederianis, per A. Angermarium, 1602.

1608 – Simon GÜNTHER, *Hortulus sanitatis amoenissimis. Hoc est : De tuenda et conservanda bona valetudine omnibus literatis et peregrinantibus libellus accommodissimus et maxime necessarius…*, Speyer, 1608(*).

1615 – Gregor HORST, *De tuenda sanitate studiosorum et literatorum libri duo : in gratiam reipubl. literariae propositi et ad petitionem amicorum editi*, Giessen, Chemlin, 1615, 235 p. [rééd. Giessen 1617, Marbourg 1628]

1621 – Robert BURTON, *The Anatomy of Melancholy*, Oxford, printed for Henry Cripps, 1638 (1ère éd. 1621), Part I, section 2, memb. 3, subsection 15 : « Love of Learning, or overmuch Study. With a Digression of the misery of Schollers, and why the Muses are Melancholy ».

1629 – Balthasar FABRICIUS, *Opusculum physiologum et medicum… Cui accessit… tractatiuncula de literatorum tuenda et restituenda valetudine*, Amsterdam, 1629.

1634 – Gabriel NAUDÉ, *Quaestio tertia iatrophilologica. An matutina studia vespertinis salubriora ?*, Padoue, 1634.

1672 – *Daniel Georg MORHOF, *Oratio de intemperantia in studiis et eruditorum qui ex ea oriuntur morbis, cum magistratum Academiae kiloniensis adiret*, Kiel, J. Reumann, Acad. Typ., 1672.

1674 – *Johann ROTTENBERGER (*auctor et resp.*), Georg Wolfgang WEDEL (*praeses*), *Diaeta literatorum […] proposita in auditorio medicorum… die [ ] januarii, anni 1674*, Iena, 1674, non pag.
[rééditions Iena, J. Bielckium, 1695, 112 p. (4e éd. "cum additamentis paradoxis") ; Erfurt, Miller, 1704, 32 p. ; Iena, 1709 (5e éd. "cum Additiones Paradoxis") ; Iena, Ritter, 1721 (7e éd.) ; Iena, 1729, 40 p. (8e éd.) ; Leipzig-Wittemberg, ex officina Schlomachiana, 1753, 48 p.

1675 – *Georg FRANCUS, *De studiorum noxa, dissertatio in promotione trium medicinae doctorum solemniter habita 6 novembr. 1673*, Heidelberg, Walter, 1675, in-16, 16 p. [Editio secunda, Iena, J. Beilkium, 1695]

1680 – *Franz RIDDER, *De eruditione historia*, Rotterdam, Joannes Borstius, 1680.

1681 – *Johann WASSERHAUSEN (*auctor*), Johann Jacob WALDSCHMIED (*praeses*), *Tuendae sanitatis studiosorum methodum*, Marbourg, Typis Johannis Jodoci Kürsneri, 1681, 18 p..

1693 – *Laurentius ERBERFELD, *Dissertatio medica inauguralis, De morbis eruditorum quam sub summi archiatri praesidio… pro sommis in medicina honoribus, privilegiis ac immunitatibus doctoralibus… exponet*, Duisbourg, Sas, 1693, 24 p.

1697 – *Friedrich HOFFMANN, *De studiis per regulas diaeteticas facilitandis, et prolonganda litteratorum vita, conscripta dissertatio in usum et gratiam florentissimae in Academia Fridericiana juventutis*, Halle, J. B. Renger, 1697, 70 p.

1698 – *Heinrich Caspar ABEL, *Wohlerfahrner Leib-Medicus der Studenten, welcher so wohl auf Schulen, Gymnasiis und Universitäten Lebenden oder aud Reisen begriffenen gelehrten Personen, als auch allen Menschen insgemein die nöthigsten Reguln und*

herrlichsten Artzeyen mittheilet, Krafft deren sie nicht allein die Gesundheit, nechst Gotterhalten, sondern auch di zugestossenen Kranckheiten abwenden und vertreiben können, Leipzig, Groschuff, 1698 [rééd. Leipzig, 1699, 1701, 1707, 1713, 1720 ; trad. holl. Ultrecht 1746 ; repr. Leipzig, 1980]

1699 – *Friedrich HOFFMANN (*praeses*), Adamus HESSE (*resp.*), *Dissertatio medica inauguralis de praecipuo studiosorum morbo, ejusque genuinis causis, quam… publicae submittit*, Halle, 1699.

1700 – Bernardino RAMAZZINI, *De literatorum morbis dissertatio*, in *De Morbis artificium diatriba*, Modène, typ. A. Capponi, 1700.

1701 – *Friedrich SCHRADER (*praeses*), Franz Heinrich GRÜBELING (*resp.*), *De eruditorum valetudine*, Helmstadt, Georg. Wolfgang Hamm, Acad. Typogr., 1701.

1704 – *Johann C. TSCHANTER (*auct. et resp.*), Gottfried BOETTNERUS (*praeses*), *De eruditis studiorum intemperie mortem sibi accelerantibus, dissertatio I, eaque historica*, Leipzig, Typis Brandenburgerianis, 1704.

1705 – *Johann C. TSCHANTER (*praeses*), Johann C. WOLFF (*resp.*), *De eruditis studiorum intemperie mortem sibi accelerantibus, dissertatio II, eaque physica*, Leipzig, Typis Brandenburgerianis, 1705.

1705 – *Johann Jacob BAIER, *Regimen sanitatis literatorum, aphoristica methodo delineatum et publicis praelectionibus in alma Altdorfina accommodatum…*, Altdorf, H. Meyer, Univ. Typogr., s.d., in-4°, 30 p.

1714 – *Johann Friedrich SEIZ, *Dissertatio inauguralis medica De apoplexia, familiari et fatali eruditorum morbo, quam… pro licentia… publicae disquisitioni submittit*, Altdorf, Meyerus, 1714, 24 p.

1714 – *Justus VESTI (*praeses*), Johann Sigismund HEÜS (*resp.*), *Disputatio inauguralis medica De atrophia literatorum quam… sub praesidio Justi Vesti… Pro Licentia Summos in Arte Medica… exponet Johann Sigismund Heus*, Erfurt, typ. Joh. Henrici Groschii, 1714, 24 p.

1719 – *Polycarp G. SCHACHER (*praeses*), Johannes Fridericus ORTLOB (*resp.*), *Dissertatio medica inauguralis de eruditorum morbis…*, Leipzig, litt. Titii, 1719, in-16, 27 p.

1721 – *Michael ALBERTI (*praeses*), Christian Ulrich MATTHAEI, (*resp.*), *Dissertatio inauguralis medica, De Studiosorum sanitate tuenda, quam… Pro Licentia… Publicae ventilationi submittet*, Halle, typ. Joannis Christiani Hendelii, 1721, 32 p.

1727 – *Michael ALBERTI, *Oratio valedictoria de Autochiria litteratorum quam… publice recitavit*, Halle, Hendel, 1727, in-4°, 32 p.(*)

1731 – *Ivo Johann STAHL (*praeses*), Georg Melchior STRAHL (*resp.*), *Dissertatio inauguralis medica, De principalioribus literatorum affectibus… pro gradu doctorali*, Erfurt, typ. Heringii, 1731, 44 p.

1733 – *Jeremias MAEHRL (*auctor et resp.*), Michael ALBERTI (*praeses*), *Dissertatio inauguralis medica, De praeservandis literatorum morbis*, Halle, typ. Hendelii, 1733, 31 p.

1735 – *Simon Paul HILSCHER, *Prolusio I. de Remissione animorum magno sanitatis praesidio in litteratis, publicae invitationi ad dissertationem inauguralem de Tumore Testium Venereo, praemissa*, Iena, Müller, 1735, 12 p.

1740 – *Johann Friedrich CARTHEUSER, *Progr. de prima ac vera morbi literatorum origine sententiam suam paucis exponit*, Francfort, Huebner, 1740(*).

1740 – *Johann WESSEL (*praeses*), Cornelius HERON (*resp.*), *Dissertatio medica inauguralis, de servanda sanitate literatorum quam… pro gradu doctoratus… publico ac solemni examini subjicit Cornelius Heron, Thola Zeelandus…*, Leyde, J. Luzac, 1740.

1743 – *Hermann Paul JUCH (*praeses*), Georg Wilhelm WIRTHS (*resp*.), *Disp. med. De constitutione litteratorum vel Cacochymica pituitosa cachectica… pro. Lic.*, Erfurt, typ. Heringii, 1743, 17 p.

1745 – Antoine PETIT (*auctor*), Jacob Antoine MILLET (*praeses*), *An litteratis vita coelebs ?*, Paris, s.n., 1745. [thèse réimprimée à l'identique à deux reprises au moins, seuls les noms du *praeses* et du candidat changeant : Claude-Antoine RENARD (*praeses*), Louis Gilbert BOYROT DE JONCHERES (*resp.*), Paris, Veuve Quillau, 1761 ; Ludovic PATHIOT (*praeses*), Theobald NIZON (*resp.*), Paris, Quillau, 1771]

1746 – *Ulrich Christoph SALCHOW (*auctor et resp.*), Michael ALBERTI (*praes.*), *Dissertatio inauguralis philosophico-medica, De litteratorum et honoratorum sanitate tuenda et restituenda*, Halle, typ. Joh. Christiani Hendelii, 1746, 31 p.

1749 – Gerard Nicolaas HEERKENS, *De valetudine litteratorum Poema*, Leyde, apud J. Luzac, 1749 [rééd. Reims, 1749].

1750 – *Johann Christian STOCK, *Prolusio I[-XXII]. De tuenda sanitate in meditationum laboribus*, Iena, Litteris Marggravianis, 1750[-1755] [La BnF possède les *prolusiones* IIII [BnF TH VAR-43 (5 BIS)], XV [Arsenal 8-S-17415], XVIII [BnF T 1343 E 29 (693)], XX [BnF TH VAR-44 (20BIS)] et XXI [BnF TH VAR-20 (17)].

1753 – Antoine LE CAMUS, *Médecine de l'esprit ; Où l'on traite des Dispositions & des Causes Physiques qui, en consequence de l'union de l'ame avec le corps, influent sur les opérations de l'esprit ; & des moyens de maintenir ces opérations dans un bon état, ou de les corriger lorsqu'elles sont viciées*, Paris, Ganeau, 1753 [rééd. 1769].

1755 – *Johann Jacob MELZNER (*auctor et resp.*), Michael ALBERTI (*praeses*), *Dissertatio inauguralis medica. De maiori frequentia apoplexiae in eruditis, quam alius sortis hominibus observanda*, Halle, typ. Hendelii, 1755, 28 p.

1755 – *Andreas Josephus RÜGEMER (*praes*.), Albertus Melchior SEMER (*resp*.) *Dissertatio medica inauguralis, sistens effectus morbosos vitae sedentariae tam literatis, quam otiosis adeo damnosae*, Würzburg, Kleyer, 1755, 33 p. (*).

1755 – *Johann Baptist JENISCH (*auctor*), Georg Gottlob RICHTER, *Disputatio medica solemnis De doctarum lucubrationum noxis*, Göttingen, 1755, 27 p. (*)

1756 – *Wilhelm Ludwig CHÜDEN (*candidatus*), Georg Gottlob RICHTER, *De salutari situs corporei varietate litteratis etiam, qui scribendo, legendo, meditandoque occupantur, opportune pauca*, Göttingen, Schultzius, 1756, 15 p..

1759 – Charles Augustin VANDERMONDE, *Dictionnaire portatif de santé*, Paris, Vincent, 1759, articles « Maladies des gens de lettres » et « Du régime des gens de lettres ».

1762 – Giuseppe Antonio PUJATI, *Della preservazione della salute de'letterati, e della gente applicata e sedentaria. Opera postuma di G. A. Pujati… e data in luce da Anton Gaetano suo figlio*, Venise, A. Zatta, 1762, 472 p., in-8°.

1763 – *Johann WENKE (*disp*.), Christian Gottlieb LUDWIG (*praes*.), *De contentione studiorum ad sanitatis normam moderanda… pro gradu doctoris disputabit*, Leipzig, ex officina Langehemia, 1763, 32 p.

1766 – Samuel Auguste David TISSOT, *Sermo inauguralis de valetudine litteratorum, habitus publice die 9. aprilis 1766*, Lausanne, A. Chapuis, 1766.
[rééd. Naples, V. Orsini, 1769, in-8°, 84 p. ; 1ère trad. fr. non autorisée *Avis aux gens de lettres et aux personnes sédentaires sur leur santé*, Paris, J.-T. Hérissant fils, 1767 ; 1ère éd. fr. contrôlée par l'auteur *De la Santé des gens de lettres*, Lausanne, F. Grasset - Paris, P. F. Didot le jeune, 1768 [avec nombreuses rééditions] ; 1ère trad. it. *Della salute de'letterati*, Milan, G. Galeazzi, 1768 ; 1ère trad. angl. *An Essay on Diseases incidental to Literary and Sedentary Persons*, Londres, 1768 ; 1ère trad. all. *Von der Gesundheit der Gelehrten*, Zürich, 1768].

1766 – Anton Ferdinand PHILIATERS (i.e. Johann Georg Friedrich FRANZ), *De morbis litteratorum epidemicis eorumque recta sanandi ratione : brevis commentatio qua… Henrico Gottlieb Ide nuper in ipsum collatos gratulatur societas amicorum quorandam*, Leipzig, Langenheim, 1766, 20 p. (trad. all. *Kurze Abhandlung von den ansteckenden Krankheiten der Gelehrten und der eigentlichen Art dieselbigen zu heilen*, Francfort-Leipzig, 1767, 62 p.)

1769 – William BUCHAN, *Domestic Medicine, or The family physician*, Edinburgh, Balfour, Auld and Smellie, 1769 (Première partie, chap. II, § III. Des gens de lettres).

1776 – J. D. de BIENVILLE, *Der Familienarzt und der Arzt der Gelehrten*, *welcher vom Saüglinge bis zum Greise, die unter dem Wolke gewöhnlichen Fehler und Irrthümer, in Absicht auf die Gesundheit, untersucht, abschafft, verbessert, und allen Menschen zu nützen sich bemüht*, traduit par Friedrich Adolph Kritzinger, Strasbourg, 1776 [= traduction, écourtée des pièces liminaires, du *Traité des erreurs populaires*, La Haye, P. F. Gosse, 1775].

1777 – Johann Christian Gottlieb ACKERMANN, *Ueber die Krankheiten der Gelehrten und die leichteste und sicherste Art sie abzuhalten und zu heilen*, Nürnberg, Bauer, 1777, 314 p. (*)

1783 – Jean Léonard DHAUBECH, *Dissertatio medica… de sanitate Litteratorum servanda ac restituenda*, Montpellier, J.-Fr. Picot, 1783, 32 p. (*)

1785 – Johann Theodor PYL, « Über den Gesundheitszustand eines Gelehrten und nothwendige Enthaltsamkeit von gewohnten Beschäftigungen », in *Aufsätze und Beobachtungen aus der gerichtlichen Arzeneywissenschaft*, Berlin, 1785, III, p. 201-203 (*).

1788 – Henricus VERHAGEN, *Dissertatio medica inauguralis de morbis ex nimia litteratura sequi solitis*, Leyde, Apud Luzac & Van Damme 1788(*).

1790 – Gerhardus Nicolaus HEERKENS, *De Valetudine literatorum libri III*, Groningue, apud viduam H. Vechneri, 1790.

Légende des illustrations.

Illustration 1.

Illustration 2. Jean B. Guiard de Servigné, *Les Sonnettes, ou Mémoires du marquis D***, nouvelle édition corrigée & augmentée de pièces neuves & intéresssantes, avec de jolies*

figures en taille-douce, A Berg-Op-Zoom, F. de Richebourg, 1751, p. 29 montrant le marquis D*** observant par la fenêtre une jolie voisine au lit, lisant à la bougie, qui a interrompu sa lecture pour se caresser.

Illustration 3. Gravelot et Cochin, *Iconologie par figures, ou Traité complet des allégories, emblèmes &c : ouvrage utile aux artistes, aux amateurs et pouvant servir à l'éducation des jeunes personnes*, 4 vol., Paris, Le Pan, 1791, II, p. 27, « L'étude ».

Illustration 4. N. E. Rétif de La Bretonne, *Le Paysan perverti, ou les Dangers de la ville*, 5 vol. La Haye-Paris, 1776, III, p. 178. Rétif décrit sur le mode de l'ironie la « conversion » d'Edmond à la carrière des lettres. La quasi-similitude des deux images est soulignée par Nathalie Ferrand, *Livres vus, livres lus : une traversée du roman illustré des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation, 2009.